

Poèmes pour les yeux et les mains

Michelle Dubois

Volume 6, numéro 4, novembre 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036467ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036467ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dubois, M. (1970). Poèmes pour les yeux et les mains. *Études françaises*, 6(4), 447–456. <https://doi.org/10.7202/036467ar>

MICHELLE DUBOIS

Poèmes
pour les yeux
et les mains

L'aveugle opacité des choses m'emprisonne
Les brumes de leurs yeux tendent de pâles voiles
Sur des hivers obscurs où se figent mes mains

Je déambule sourd, transparent et lucide
Et je suis cet espace
Où l'espace s'attarde et se meut à rebours

J'entends les murs les nuits les consonances closes
Gémir sur ma paupière
Un arbre a pris racine dans ma peur

Les choses ont ramassé leur souffle dans ma bouche
Et mon silence crève en des bourgeons de verre

Je n'ai qu'à prendre quelque part
quelque chose
personne

Il attendait il attendra ce n'est rien c'est le passage

Qui se retourne

qui a passé au lieu de fuir ou de mourir
devant mes pas une route qu'on aurait dû boucler
un nœud à l'infini qui s'enlace lui-même
ne passe plus s'est arrêté et me regarde

Il attendait il attendra

Tout un regard se meurt et pourrit dans l'herbe

Comme un temps qui s'entasse sur toi hier
Toujours mémoire infuse pour se répandre brise la nuit
[qui tenait

Juste entre deux pas
Comme un vase d'ombre et de lilas

Cueillir au ras des choses le parfum la lumière
Les mains gavées d'iris et d'harmoniques lourdes
J'ai soif du cœur des mots comme de volupté

Pour une course les yeux ouverts brisés et pâles
dans le voyage les yeux ne savent plus se taire
dans l'élan vers partout les yeux s'accrochent aux brins
des herbes folles
qui sont des lieux si minces à la racine frêle
des lieux sans alentour des lieux minutes et rares
des lieux encore tout verts quand juillet s'abandonne

au bout d'une herbe longue l'espace autour s'affole
d'être si près de lui au travers d'une mince parole
car l'herbe ne cesse pas de dire qu'elle résiste

Multitude n'est pas multitude n'est plus
Un geste a répandu ses hirondelles graves
La brisure de l'air fond sur l'âge et nous perce
De ses doigts de tambour nous met au pas des pluies
La brisure de l'air et ses fragments gelés de mots et de
[matins
Coule au ras de nos sommeils ténus

Nous étendons nos rêves au-dessus des miettes d'espace
D'une rive à l'autre un pas touche nos liens
Au bout du soir nos yeux se frôlent sur nos mains

Sous l'appel d'une main surgit un soleil pâle à peine
S'insinue la rivière entre l'hiver et la nuit jaillit l'odeur
[du créé
Germe à l'épaule le cri tenace d'une fleur à perdre l'âme

L'hiver lâche sa proie ses dents ne mordent plus dans l'aube
On peut entendre fondre la nuit sur nos mains

Puisque déjà le lendemain nous ferme ses paupières
Et nous voilà chassés du rêve
Si près de ce passage où l'air est paysage où l'air au verbe
[atteint
Comme une phrase une eau une herbe tout est geste
Tout s' imagine fleur et meurt
Avant le cri du jour